

1968: QUEL CRU!

Et ce ne sont pas des grands mots! Tous les signes avant-coureurs étaient dans l'air: nous laissions pousser nos cheveux; les jupes des filles raccourcissaient à vue d'œil; en musique, de nouveaux rythmes et de nouveaux auteurs-compositeurs-interprètes faisaient irruption brisant tous les schémas, au premier rang desquels Guccini et De André; le sexe sortait des brumes de l'obscurantisme et des tabous: la projection gratuite de *"Helga"* dans les cinémas nous fournissait une éducation sexuelle et une information sur l'accouchement que nous n'aurions pas osé imaginer... Même si on somnolait sur les bancs de l'école et si les conflits sociaux étaient à peu près les mêmes que d'autres années qui n'avaient quand même pas tranquilles: après juillet 1960 et les 11 morts à Gênes, Licata, Reggio Emilia, Palermo, Catania, le climat avait changé. En pire. Au sud, on se mobilisait dans la rue contre l'alliance fascisme-droite agraire. Eh oui, la rue déjà: dans chaque ville et village, les rues étaient envahies tous dimanches par des hommes en noir qui discutaient politique, signaient des contrats d'embauche pour les semaines de travail agricole, allaient écouter des meetings.

Dans notre Sicile encore si liée aux envois d'argent des émigrés mais qui goûtait les premières douceurs de la société de consommation, les échos de Paris ou de Strasbourg retentissaient faiblement; dans quelques villes ou centres universitaires ça bougeait peut-être un peu mais en province on naviguait entre approches maladroites aux mouvements sociaux, journaux locaux vaguement contestataires, libérations sexuelles, timides ouvertures musicales. Le premier choc fut le tremblement de terre à Belize, dans la nuit du 14 au 15 janvier qui sema mort destruction. Les projecteurs se tournèrent vers la précarité de communautés entières dans l'Italie méridionale et la fragilité de la construction de villages entiers. Mais ce fut aussi là l'occasion pour un nouveau départ que personne n'avait prévu: comités populaires, autogestion, luttes et affrontements avec la police, un cri de délivrance que le tremblement de terre avait renforcé et fait entrer dans les consciences; et pour beaucoup de jeunes une claque qui les réveilla de leur torpeur; on se mit à lutter pour le logement, pour le travail, pour ne pas faire le service militaire: la vie ressuscitait en impulsant une libération culturelle sans précédents. Et ce, tandis que depuis Nanterre, le mai français enflammait la France et le cœur de millions de jeunes garçons et filles.

Puis en août, le 21 exactement, un événement changera de nombreuses vies:: l'invasion de la Tchécoslovaquie par l'armée soviétique et les forces du Pacte de Varsovie; chez nous cela mobilisa les fascistes sur le thème de l'anticommunisme et, paradoxalement, poussa de nombreux jeunes à fréquenter les cellules communistes, un militantisme qu'ils interprétèrent comme de l'antifascisme, ce qui prouve la difficulté à bien comprendre les questions internationales. C'est ainsi que l'automne nous trouva bardés de communisme de base, version parti communiste italien, mais ça nous ne le savions pas encore. Les luttes commencèrent dans les écoles sur des sujets autres que corporatifs qui deviendraient la mèche qui s'allumerait en 1969 lors de la véritable explosion. C'était encore une phase apprentissage sur fond de malaise généralisé grandissant: église et paroisses, chantiers et usines (pas encore les campagnes), quartiers et rues, milieux juvéniles; un nouvel esprit de liberté, une envie d'être protagonistes naissait. Ce n'était pas Mai 68 avec une majuscule mais seulement l'année 1968. Cette année qui avait débuté avec la mort due au tremblement de terre, se conclura de l'autre côté de l'île, à Avola, par une autre mort, le 2 décembre: grève des travailleurs agricoles pour le renouvellement de leur contrat, les flics en tuent deux. Le cercle se ferme et 68 commence à se charger de divers symboles qui marqueront profondément nos vies: Belize, Prague, Avola, tous des coups de poings qui frappent nos consciences, nous obligeant à faire des choix.

Beaucoup d'entre nous avons choisi l'engagement et la politique est devenue de plus en plus notre pain quotidien; la droite aussi se renforçait et les bars, la rue, les écoles, puis les lieux de travail se transformèrent en véritables terrains de rencontres et d'affrontements. A gauche, la culture communiste était dominante et même les nouveaux groupes extraparlimentaires n'étaient ni plus ni moins pour la plupart que des tentatives d'imiter le PCI, voire le rêve de le supplanter en l'espace de quelques années. Heureusement, tout le monde ne s'engagea pas dans cette voie sans issue: nombreux furent ceux qui restèrent des électrons

libres, se firent hippies, devinrent anarchistes, cherchant un autre parcours sur le chemin de la liberté. Cela non plus n'a sans doute pas marché mais aura au moins permis à beaucoup de jeunes garçons et filles d'exprimer leurs énergies hors du carcan d'un militantisme sérieux et asphyxiant; cela les a aidés à se libérer individuellement, à découvrir une autre façon de faire de la politique qui apportera de belles choses comme le féminisme, les Indiens métropolitains, les collectifs autogérés, les comités de quartier, les luttes hors contrôle, les sabotages, les radios libres... Si belles qu'elles ont vite fini sous la botte de l'État; répression et héroïne les achèveront.

Mais ça nous ne le savions pas encore; nous étions seulement occupés à chevaucher nos rêves.

Pippo GURRIERI, rédacteur de *Sicilia Libertaria*
(Écrit pour le Monde Libertaire. Traduction Monica JORNET).
